

Madeleine Ouellette Michalska

Claudine Potvin

Numéro 128, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36814ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (2007). Compte rendu de [Madeleine Ouellette Michalska]. *Lettres québécoises*, (128), 52–52.



Madeleine Ouellette-Michalska, *Autofiction et dévoilement de soi*, Montréal, XYZ, coll. « Documents », 2007, 156 p., 23 \$.

Se mettre à nu

Parler de soi, au delà du plaisir et de la blessure : autobiographie, autofiction, confession, témoignage, récit de vie, mémoire, échange de lettres.

Bien qu'elle ait existé sous différentes formes bien avant le xx^e siècle, l'écriture au *je* a littéralement envahi la littérature des dernières décennies, comme le souligne Madeleine Ouellette-Michalska dans son essai *Autofiction et dévoilement de soi*. Entre la vérité et le mensonge, entre l'ordre privé et l'ordre public, entre la réalité et la fable, le *je* se glisse, inventant une subjectivité tendre, indiscreète, narcissique, grossière parfois, abolissant la neutralité et la distance d'une troisième personne soi-disant objective. Si « se raconter » part souvent d'un désir d'aligner les fragments d'une existence qu'on juge pertinents, selon Kristeva, l'intime constitue le plus profond et le plus singulier de l'être.

MOI, JE ME RACONTE MA PROPRE HISTOIRE

En réalité, peu importe si la popularité ou la vague de l'autofiction révèle une tendance narcissique ou un désir de penser l'autre à partir de soi. C'est d'ailleurs bien plus à ce que l'autofiction signifie et comment elle se manifeste dans la littérature dite intimiste que l'essai de Madeleine Ouellette-Michalska nous invite à réfléchir. On reconnaît dans ce livre la rigueur de l'analyse, le sens critique et la pensée de l'auteure de *L'Échappée des discours de l'œil*, ouvrage qui a grandement marqué la culture féministe des années 1980 et 1990. Dans *Autofiction et dévoilement de soi*, l'auteure s'attarde à ce genre relativement nouveau puisqu'il renvoie à des écritures personnelles pratiquées depuis l'Antiquité, de saint Augustin, Abélard et Héroïse, Montaigne, Rousseau, Chateaubriand à Simone de Beauvoir, Marguerite Duras et Nelly Arcan.

AUTOFICTION : LE SOI RÉEL ET FICTIF

Ouellette-Michalska donne tout au long de son livre de possibles définitions de l'autofiction revues et corrigées à la lecture des œuvres et à la comparaison du mode autofictif avec d'autres genres qui suivent des codes semblables de l'écriture du moi, soit l'autobiographie, le témoignage, la lettre, par exemple. Dès le départ, créant un lien entre l'écriture et la peinture, l'auteure affirme que « [A]u delà du caractère narcissique de l'entreprise, l'autoportrait permet de réfléchir aux relations entre l'œuvre et le modèle et, dans ses diverses approches, il favorise l'étude des moyens de représentation. » (p. 32) Sans tomber dans le verbiage théorique, le recours à la théorie (Lejeune, Barthes, Derrida, Foucault, Coronna, etc.) permet à Madeleine Ouellette-Michalska d'aborder la problématique à partir d'un multiple questionnement de l'autofiction, d'une part, et des différentes traces ou inscriptions ou genres de cette écriture, de l'autre. S'il existe beaucoup de questions dans cette étude, c'est que l'autofiction elle-même interroge la tradition littéraire.



CLAUDINE POTVIN

Opposée à la froideur formaliste et à ses intimidations théoriques, l'autofiction emprunte aux écritures personnelles le caractère intime de la voix, son rythme incandescent ou répétitif. Dégagée de règles et de frontières précises, elle abolit le clivage entre les genres, l'abstraction érigée en dogme, les interdits posés sur le personnage et la narration. Ni tout à fait récit, ni tout à fait roman, l'autofiction échappe à la fixité des règles et aux identifications prescrites. (p. 83)

MADELEINE
OUELLETTE-MICHALSKA

Cette forme d'écriture centrée sur le moi n'en interroge pas moins la subjectivité. Les lecteurs trouveront de la sorte dans cet ouvrage des éléments de réponses dans les questions mêmes qu'il soulève. Dans sa manière de se référer à ce qu'elle nomme une « incertaine autofiction », Madeleine Ouellette-Michalska rappelle la tendance à voir de l'autofiction dans tout ce qu'on écrit au *je*, alors qu'elle propose de penser le mot en termes d'audace et d'ingéniosité. De plus, elle travaille le texte littéraire en insistant sur le fait que les frontières entre le vrai et le faux, la réalité et la fiction, sont beaucoup plus floues et ambiguës

qu'il n'y paraît de prime abord. « L'autofiction est un genre hybride » (p. 71), ajoute-t-elle avec acuité, genre qui « s'insère dans une époque de suspension de la croyance historique. C'est une sorte d'arrêt sur image, le temps que les tramways de l'Histoire repartent comme autrefois, ou autrement. » (p. 72)

Or, fiction ou autobiographie, le doute subsiste, mais doit-il vraiment se résorber? Ces réflexions sur l'autofiction et sur l'écriture du *je* sont ponctuées de lectures de romans autobiographiques (Sartre, Annie Ernaux, Nelly Arcan), d'analyses de « machines désirantes » de Deleuze (Marguerite Duras, Hector Bianciotti, Ying Chen, Catherine Millet), et finalement d'un examen de lettres amoureuses (Marie José Thériault, Héroïse et Abélard, la religieuse portugaise, les trois Maria).

LES FEMMES SE RACONTENT

À partir du moment où tout le monde se met à parler et à écrire, l'autofiction littéraire bascule du côté de la littérature de masse. Parallèlement, les femmes, longtemps tenues dans le silence, y trouveront un terrain privilégié. Dans le chapitre intitulé « Des femmes à l'avant-scène de l'autofiction », l'auteure s'engage sur la piste de l'érotisme au féminin, évoquant des textes de femmes où le corps fait irruption, un corps démythifié mais célébré, qui s'impose dorénavant au même titre que la voix, à la limite de la frayeur. Par extension, Ouellette-Michalska débouche sur l'écriture tégumentaire dans laquelle jouissances, blessures, violences forment la trame du récit. « La fabulation de soi tient au corps, écrit-elle. Chair et peau se dénudent jusque dans leurs replis les plus intimes. » (p. 97) On atteint ici le point culminant où le *je* ne se déshabille plus métaphoriquement mais se complait dans une certaine rhétorique de l'horreur. Encore faut-il coucher tout cela sur papier.

Pour ces lectures et ce retour sur l'autofiction, pour la synthèse et l'intelligence du propos, il faut lire *Autofiction et dévoilement de soi* de Madeleine Ouellette-Michalska.

